L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

ELMORE DUFOUR, Président.
E. A. ANDRIEU, Administrateur-Délégué.

DEPARTEMENT DES ANNONCES.
JOS. T. BUDDECKE, Directeur.

Bureaux : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 10 décembre 1912.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit.	Centigrade
7 h. du matin..	44	6
Midi.....	60	12
3 P. M.....	56	14
6 P. M.....	54	11

A PROPOS DES BALKANS.

Le chancelier von Müller, ministre du grand-duc de Weimar, qui a laissé des "Souvenirs" où il relate ses entretiens avec Gœthe, écrit en date du 22 mai 1822 :

"Gœthe développa devant moi l'opinion que la guerre ne pourrait que hâter la destruction des chrétiens de la Turquie ; Constantinople ne serait pas détruite, mais ne pourrait être abandonnée sans danger à aucun de nos potentats, car celui-ci y fonderait sa domination universelle. Si pourtant on avait le dessein d'y créer un Etat moins puissant ou une République, les grandes puissances ne cesseraient d'y exercer des influences rivales ce qui produirait une malencontreuse dispersion du pouvoir."

Le 18 novembre 1824 Gœthe dit :

"Quoi que l'on fasse, il n'y aura pas moyen de chasser les Turcs de l'Europe, vu qu'aucune puissance chrétienne ne pourra posséder Constantinople sans devenir, par ce fait même la maitresse du monde. Mais on peut réduire à sa plus modeste expression la puissance turque en Europe, à la mesure de celle des empereurs byzantins durant les deux derniers siècles de leur domination.

— —

On sait que les Monténégrins, du roi au dernier de ses sujets, portent tous la même coiffure : la "capa," petite toque à calotte rouge et à revers noirs. Sur ce fond rouge, des galons de soie noire ou d'or forment un cercle au centre duquel des broderies dessinent les initiales du souverain ainsi qu'une étoile et demi-disque. Mme Alice Nolte, dans son intéressant "Essai sur le Monténégro," paru voici quelques années, rappelait la signification symbolique de cette coiffure véritablement nationale :

Le 15 juin 1389, les Monténégrins, conduits par Lazare Gréblianovitch, livraient bataille aux Turcs dans les plaines de Kossovo et succombait après une lutte hérique, et la Vieille-Serbie passait aux mains de l'ennemi. C'est alors qu'il se retirèrent dans la Montagne Noire. "Avant la défaite, dit Mme Alice Nolte, ils portaient un fez rouge : mais, en signe de deuil, ils l'envelopèrent presqu'entièrement d'étoffe noire, jurant de ne le rendre à la lumière que lorsque le Turc détesté aurait été chassé. Le fond rouge rappelle les flots de sang répandu à Kosovo ; le revers noir est le symbole du deuil ; l'étoile et le demi-disque sont l'image de l'espérance toujours vivante depuis 1389 et promettent le lever prochain du soleil de la liberté."

Il semble bien qu'il soit levé-

"Icare" a volé ! Il pèse plus plus de 2 tonnes !

Plus heureux que feu Icare qui tomba dans la mer Icarienne, le moderne Icare a volé, à Isssy-les-Moulineaux.

"Icare" est le plus grand appareil volant à l'heure actuelle, et vous pensez bien qu'avec ce nom-là il appartient à M. Henry Deutsch de la Meurthe.

Voici son histoire: en avril dernier, au meeting d'hydroaéroplanes de Monaco, M. Deutsch, enthousiasmé, commandait à Gabriel Voisin, le jeune et savant ingénieur, un "hydro" de voyage, pour lui-même, mais un hydro monstre emportant six passagers. Beaucoup eussent hésité : Voisin, persuadé que l'appareil marin doit être robuste, donc lourd et vaste, construisit un véritable canot volant dont voici les caractéristiques:

Moteur Clerget 200 chevaux, hélice Chauvière à 4 pales de 3 m. 50 de diamètre et 6. m. 50 de pas, démultipliée par chaîne, et tournant à 600 tours. Envergure: 22 m. 50, longueur 12 mètres, surface totale 56 mètres carrés. Le tout monté sur une coque de 6 mètre de long à l'avant de laquelle se trouve le pilote, au milieu six sièges, trois sur chaque bord ; à l'arrière, le moteur et la commande de l'hélice. L'appareil enlève en effet de 650 à 700 kilos de charge utile et pèse au total 2,050 kilos.

Comme son ancêtre, "Icare" doit voler sur l'eau,mais pour son premier essai, Voisin lui ajouta six roues, sous le canot, et tenta la fortune à Issy-les-Moulineaux. On sortit l'immense biplan, dont la charpente est entièrement métallique, du hangar Astra, à force de bras, dans la boue, et Rugère se mit à la barre, l'appareil pesant le poids régulier.

Le moteur tourna,l'hélice tourna, et en 70 mètres, du premier coup, "Icare" s'envola à 110 kilomètres à l'heure, évolua avec facilité, et se posa lentement sur le sol.

Félicitons à la fois le brillant ingénieur que s'est montré Voisin une fois de plus, et nos compliments à M. Henry Deutsch, dont le "canot volant" reçoit le baptême de l'air, le jour même où il reçoit la cravate de commandeur.

Une fois de plus, il a eu la foi, et il a fait réussir ce qui eut paru impossible à tout autre qu'à lui. Deux tonnes ont, l'autre jour, volé, pour la première fois dans l'air.

Ce qu'on voit aux Portes

De Constantinople.

Constantinople, 29 nov.

On m'avait dit : à San-Stefano, des milliers de soldats, épave de Kirk-Kilissé et de Lül-Bourgas, déchets inutilisables de l'armée de Tchatalscha, meurent d'inanition ou de maladie. On parle de choléra, de typhus, de dysenterie, et de tout cela à la fois, par quoi chaque jour en fauche des centaines. Et on ne fait rien pour sauver ces malheureux encore moins pour adoucir leur fin. J'étais incrédule : de telles horreurs, aux portes de la capitale, sont-elles croyables ? Sont-elles possibles, alors qu'à moins de vingt kilomètres de là une ville d'un million d'âmes poursuit paisiblement sa vie toute pareille à celle des jours de paix et que la presse locale n'en dit mot ?

J'ai voulu voir.

Le bateau—seul mode de locomotion entre Stamboul et les échelles de la Marmara, depuis que l'autorité militaire a pour ses besoins accaparé le chemin de fer—me conduit de bon matin au théâtre d'épouvante.

A la proue du bateau, pour se reposer ensuite dans son sillage, s'envolent nombreuses les blanches mouettes, avides des ordures qui flottent en grandes taches jaunes et compactes sur l'eau très calme. Un passager, près de moi, confectionne des petits paquets de tabac (de contrebande) qu'il va débiter à la troupe. Il me zézaye, moitié français moitié grec, qu'il va ainsi chaque jour écouler sa marchandise à San-Stefano, où "les affaires" n'ont jamais mieux marché.

C'est que, me dit-il, avec un clignement d'œil qui en dit long, bien des soldats ont rapporté de la guerre pièces d'or et bijoux et ne regardent pas à la dépense, —non plus sans doute, pensé-je, à la monnaie qu'on leur rend. Dans la poche de l'un d'eux, décédé ces jours-ci, ajoute le mercanti loquace, on a trouvé, roulés dans un mouchoir, des lambeaux de chair, un doigt et une oreille de femme, avec la bague d'or et la boucle en brillants qui les ornaient.... Evidemment, je suis tombé—comme par hasard—sur un Grec qui n'aime pas les Turcs! Une seule chose semble tracasser cet honorable trafiquant: depuis deux jours ne s'est-on pas avisé de lui enlever des clients pour les transporter dans quelque lazaret de la côte d'Asie?

Ainsi devisant, nous arrivons à San-Stefano.

Sous le soleil déjà haut, j'aperçois le long des maisons qui bordent le quai, roulés dans leurs capotes grises, des soldats immobiles, le regard perdu devant eux. Je m'approche : l'œil ne bouge pas ; muets, impassibles, comme résignés, ils semblent tous attendre... je me demande quoi, quand, à mes pieds, barrant la rue qui s'ouvre au bout du débarcadère, je vois deux corps allongés, la face à terre, les membres écartés et raidis.

Je comprends ; leurs camarades attendent que la mort les prenne à leur tour, et leurs yeux, des yeux vagues, tout vitreux déjà, sont des yeux d'agonissants. Qui les a conduits jusque-là ? Ont-ils appris qu'un bateau doit, comme hier, venir en prendre quelques-uns pour les porter en Asie, d'où beaucoup viennent ? Ou bien encore, natifs des rivages qui bordent la mer, veulent-ils expirer tout près d'elle ? Très peu sont jeunes, la plupart sont des "rédif," des "moustahfiz," barbus et grisonnants.

J'entre dans le village. Sur la place et dans les avenues qui mènent au chemin de fer, c'est la même vision d'enfer : les malheureux sont partout, pêle-mêle, dans la poussière, dans la boue, dans leurs déjections et leurs vomissements, la plupart groupés, amoncelés en tas, pour se réchauffer, et nombreux surtout où donne le soleil. Les moins malades se traînent jusqu'à la fontaine proche ; car un feu intérieur les dévore, cependant que leur peau, exsangue, est toute violacée par le froid. Quant à manger, ils n'en ont plus la force ni même le désir.

Et, d'ailleurs, qui se soucierait de les nourrir ? Les valides vont et viennent parmi eux, aussi indifférents à leur détresse qu'insoucieux de leur contact. L'ordre d'en haut est apparemment de les laisser mourir, sans soins, le plus vite possible, tels les chiens de rue de la capitale, qui furent abandonnés il y a deux ans sur le rocher d'Oxia ! Qu'ils crèvent donc, puisqu'ils ne peuvent plus vivre et que d'ailleurs ils ne réclament rien.

Car c'est cela aussi qui ajoute au tragique de cet affreux spectacle : pas un mot, pas un geste de plainte ni de colère ne sort de ces corps prostrés ; des claquements de dents, quelques hoquets avant-coureurs du râle final, et c'est tout.

A la gare, des factionnaires en armes empêchent de passer. Car, de l'autre côté de la voie, il y en a encore davantage qui jonchent la plaine immense, à perte de vue, jusqu'à Galataria. Et puis, c'est là qu'on les enterre, hâtivement, dans des trous très peu profonds, avec une pincée de chaux. Inutile, n'est-ce pas ? que des étrangers portent jusque-là leurs yeux malveillants. Un café, près de la gare, sert de quartier général au service de santé. Quelques officiers et aussi des "turbans blancs," des imans, y causent et fument paisiblement.

Comme je m'attarde à les regarder, un factionnaire me fait signe de m'éloigner : mon indiscrétion trouble sans doute leur quiétude. Et je m'en retourne, écœuré, vers le bateau, pressé maintenant de laisser entre moi et ces horreurs le plus de mer, le plus d'air possible.

Pourtant, avant de partir, je dois assister encore à une scèce atroce.... Devant moi, dans les rues qui conduisent au quai, deux officiers, cravache en main, aidés de soldats, font soulever, par force, à coups de botte et de crosse, les tas de moribonds. Ordre est venu d'en embarquer encore ce matin le plus possible pour les transporter à Belcos, sur la côte d'Asie, tout au bout du Bosphore, où ils achèveront de mourir. Les misérables s'en vont ainsi, comme des moutons à l'abattoir, pressés, bousculés, piétinés. Plusieurs tombent en route, que la courbache relève, mais qui retombent encore, pour de bon cette fois, quelques pas plus loin.

Rentré à Péra, j'apprends que Nazim pacha, désespérant de recevoir les wagons de chaux réclamés en vain depuis des jours pour désinfecter les cantonnements, insiste pour qu'une fetva du cheikh ul Islam l'autorise à faire incinérer les cadavres des cholériques. L'obtiendra-t-il ? Ou bien l'interprétation servile de la loi sacrée prévaudra-t-elle ?

Fatalisme, résignation, inertie, incurie, "hepsibir, comme on dit en turc : c'est tout pour un. El Bokhari ne dit-il pas quelque part (II, 295) que le croyant qui meurt de la peste est martyr, et qu'il ne doit point la fuir ?

Un mal qui répand la terreur.

Un pacifiste sérieux vient d'entrer en scène. Celui-là n'écrit pas de lettres désobligeantes au roi de Monténégro ; il ne fait pas d'articles, pas de meetings ; il ne dédie pas de temples à la Concorde, il ne réunit pas de conférences à La Haye. Il va tout droit sur le théâtre de la guerre, et, sans phrases, dit aux belligérants :

—Ne croyez pas que je vais me jeter entre vous, comme une Sabine éplorée. Vous ne pouvez plus résister au besoin de vous massacrer ? A votre aise, mes enfants. Loin de vous contrarier, souffrez que je vous donne un coup de main, voire un coup d'épaule : j'irai même, s'il vous plait, jusqu'au coup de torchon. Car moi, je procède comme les papas qui veulent dégoûter du tabac les petits garçons trop pressés de fumer la pipe. On leur bourre une bonne bouffarde, et ils ont si terriblement mal au cœur qu'ils n'ont plus envie de recommencer. Je pratique la même homéopathie. Combien dites-vous que la guerre a déjà fait de victimes ? Cinquante mille ? Cent mille ? Peuh ! Qu'est-ce que cela ? Moi, je m'engage à vous faire très régulièrement mille, deux mille, dix mille cadavres par jour, et s'il vous en faut davantage, ne vous gênez pas pour en redemander. Je travaille aujourd'hui chez les Turcs, mais je passerai demain chez les Bulgares ou chez les Serbes, et, de là, pourquoi n'irais-je pas faire un tour en Russie, en Allemagne ou en France ? Car je ne connais pas de frontières, et il n'est point d'artillerie capable de m'arrêter. A mon apparition, tous les diplomates tomberont d'accord, ou à la renverse. Je réconcilierai toutes les haines dans l'épouvante, ou je les apaiserai dans la mort. Je suis le seul pacifiste qui ne pérore pas, et le seul qu'on écoute : je m'appelle le Choléra !

Belle humeur militaire

Dans l'une des récentes batailles de la guerre balkanique, un officier bulgare eut une jambe emportée par un boulet turc.

Pendant qu'on le pansait, son ordonnance, debout au pied du lit, fondait en larmes.

—Veux-tu bien te taire, imbécile, lui dit l'officier avec bonne humeur, tu n'auras plus qu'une botte à cirer!

MNEMOTECHNIE. 5

La guerre des Balkans aura notablement augmenté nos connaissances géographiques. Elle aura enrichi notre vocabulaire de mots nouveaux, ignorés encore il y a quelques semaines. Et cela peut, à l'occasion, nous être de quelque avantage.

Dans un wagon de première classe, sur une petite ligne de banlieue, deux dames causaient, dimanche après-midi. L'une d'elles, soudain, eut à donner à l'autre un nom, celui d'une amie, ou d'un fournisseur peut-être.

—Voulez-vous que je vous l'écrive ? dit-elle.

Mais l'autre, en souriant :

—Oh ! c'est inutile. Je me souviendrai. "Je n'aurai qu'à penser à Durazzo."

Elle dit cela tout simplement, comme s'il s'agissait d'un mot usuel, auquel on pense tout naturellement.

Durazzo. Voici deux mois, on l'eût fort intriguée sans doute en prononçant ce nom devant elle.

Proverbes bulgares.

—La vigne ne demande pas la prière mais la pioche.

—Dieu retarde, mais il n'oublie pas.

—Une société d'accord peut soulever une montagne.

—La bonne parole ouvrira une porte de fer.

—A Dieu même un saint exagéré n'est pas agréable. (Un saint triste est un triste saint.)

—Le vin bénit, l'ivresse maudit.

—Fais du bien et jette le dans la mer.

—Eau claire, tête paisible.

—Prends de la peine, travaille : alors tu pourras t'enorgueillir.

—Qui se tient sous le poirier en mange les fruits.

—Une fois mouillé, craindras-tu la pluie ?

—Et le cavalier pourra, et son cheval pourra, mais si Dieu leur vient en aide.

—On augure d'un beau jour par son aurore.

—Que ton œil jaillisse (perdu pour toi), plutôt qu'une mauvaise renommée s'établisse sur ton compte.

—Le mensonge... ses jambes sont courtes.

—Qui sait lire a quatre yeux.

—Sans la science, pas de réussite.

—Un esprit peut servir à gouverner un roi, un autre est fait pour être esclave, un troisième pour garder les oies...

—N'avez-vous que la santé, vous êtes presque malade.

—La timidité est un mauvais partage.

—Même le fou s'enfuit devant l'ivrogne.

THEATRES.

TULANE.

Les deux enfants, Joe Wallace et Joyce Fair, dans la charmante comédie de Mlle Crosman font l'admiration des spectateurs. "The Real Thing" est précisément le "real thing" qu'il fallait au programme du Tulane. Mlle Crosman recueille à chaque représentation des applaudissements assourdissants et sans fin. Son succès parait excéder de beaucoup celui qu'elle eut l'an dernier. La salle est comble tous les soirs. Matinée samedi prochain.

CRESCENT.

"The Winning Widow" continue à faire salle comble tous les soirs. Loges, parterres, galleries et "poulaillers" regorgent de spectateurs en quête d'un "Good time". La musique si bien adaptée au caractère de la pièce ajoute à son succès, mais ce qui paraît en ajouter davantage sont "les costumes" (pour ne point dire ce qu'ils dévoilent).

La pièce sera donnée toute la semaine et en matinée jeudi et samedi.

OPERA FRANÇAIS.

"Madame Butterfly", le charmant opéra de Puccini, a été joué hier soir devant une salle comble. Parmi l'élégante assistance on remarquait plusieurs des officiers du navire de guerre français "Descartes". La représentation a été meilleure si possible que la dernière fois que nous avons eu le plaisir d'applaudir cette œuvre exquise.

Madame Yerna a été la triomphatrice de cette belle soirée. Elle a chanté sans défaillance le rôle si difficile de la petite Geisha. Elle a joué en véritable artiste. Mlle Cortez a été des plus sympathiques dans le rôle de la fidèle Susuki. MM. Putzani et Montano ont suivant leur habitude, eu leur grande part des applaudissements du public. Le reste de la troupe très homogène a également eu sa part de succès.

Cette soirée était donnée au bénéfice de l'Hôpital des Sens et nous ne doutons pas que cette œuvre charitable ait profité du succès de cette représentation

Une mention toute spéciale doit être faite pour la manière dont l'excellent orchestre a exécuté la partition assez difficile de l'œuvre de Puccini.

Ce soir, "La Fille du Régiment." De toutes les œuvres légères de Donizetti, c'est certainement la plus populaire. Les deux principaux rôles, Marie et Sulpice, ont été chantés par chaque soprano et basse chantante, depuis la création à Paris, en 1840

Parmi les airs les plus célèbres se trouvent "Il faut partir" et "Salut à la France" tous deux chantés par Marie, qui bien qu'élevée comme la "Fille du Régiment se trouve être la fille de la Marquise de Berkenfield.

A la représentation de ce soir le rôle de Marie sera confié à Mlle Charpantier. M. Bernard jouera celui de Sulpice et M. Frances celui de Tonio.

Le ballet de "Faust" sera dansé à la fin de la représentation.

Samedi il y aura sans aucun doute une autre salle comble pour la soirée de gala offerte aux officiers du "Descartes". On donnera "La Bohème", le plus grand succès de la saison. M. Montano le populaire baryton, chantera la "Marseillaise" à la fin du second acte. Il sera accompagné par tous les artistes prenant part à la représentation.

Dimanche en matinée "Werther" et le soir "Mlle Nitouche".

MM. Affre et Hugo Sadi sont attendus demain. Ils feront leurs débuts sous peu

Location de 10 à 5 heures au Magasin Werlein, 605 rue du Canal.

ORPHEUM

"A Light from St. Agnes" joué par l'excellente artiste dramatique Mme Bertha Kalich forme l'étoile du programme de cette semaine.

Les spectateurs restent bouche bée, la poitrine haletante durant toute la pertormance et des tonnerres d'applaudissements à l'adresse de la fameuse tragédienne, retentissent à chaque tombée du rideau.

Les places sont retenues plusieurs jours à l'avance.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 61. Commencé le 4 octobre 1912

DU SANG DANS LES TENEBRES

GRAND ROMAN INEDIT

PAR

DANIEL LESUEUR

TROISIÈME PARTIE

Autour d'un Berceau

Suite.

—Oh! Anna, gémit l'étudiante avec une douleur que Mlle Louboff ne comprit pas tout de suite, jure-moi que tu dis vrai... Ce serait horrible.... trop horrible!

—Je te jure Tatiane!..Pourquoi serai-je loi, avec toi?.... Pourquoi me suis-je passionnée pour ta cause depuis que j'ai lu dans les journaux l'affaire de la Petite-Barriere?.....

—Ah! pourquoi?.... soupira l'étudiante.... Anna, voilà ce qui est abominable, c'est que nous nous ne pouvons plus avoir confiance rien en personne. Lorsque tu m'as parlé d'un crime d'Omiroff, auquel tu aurais pris part, une idée atroce m'est venue. J'ai cru que ....J'ai pensé .... Ah! tiens, même à présent, je veux douter qu'il y ait des êtres comme serait ce faux Touléninе!.... Jusqu'à ce que Katerine m'ait expliqué....

—Touléninе!.... je comprends .... Tu m'as soupçonnée de trahison, d'espionnage....

—Tu t'accusais.

—Pas de cela, Tatiane.... Pas de cela!... J'aimerais mieux mourir!.... Attends, d'ailleurs, je vais te convaincre... J'ai une preuve....

—Laquelle?....

—Je te fournirai peut-être des indications sur ce faux Touléninе, cet être abject ...

—Le faux Touléninе.... Cet homme!.... ce guide.... ce chef ... Non.... pareille infamie dépasse les capacités humaines.

Tatiane frémissait littéralement d'horreur.Son âme rejetait l'atroce évidence, comme l'être physique rejette certains poisons dont la dose est trop forte. Elle ne pouvait pas admettre... Elle ne pouvait pas!....

Cependant Katerine avait entendu le nom maudit. Elle se retourna.

—C'est lui, dit elle, qui nous a vendus, qui a assassiné le martyr. C'est à cause de lui que Pierre Marcowsky va perdre cinq années de sa jeunesse en prison. Vladimir n'en doute plus. Il va prévenir tous nos frères. Ah! il faudra ruser pour le prendre, ce Touléninе.... Mais alors, quelle exécution!

Katerine, avec son air sauvage, ses narines dilatées, flairait le sang comme une jeune louve.

Vladimir s'était arrêté. Il regardait Tatiane. Lui aussi, sur sa face de rêveur, d'halluciné, il portait maintenant une ardeur précise, un signe féroce.

Toutefois, Tatiane ne s'attacha pas à la perspective du châtiment pour l'abominable traître.

Un cri jaillit de ses lèvres.

—Oh! comme Pierre va souffrir!.... Il l'a soutenu jusqu'au bout il a cru en cet homme.... quelle torture pour son cœur loyal pendant la longue détention!

Ils arrivaient devant la maison où logeait l'étudiante, une haute ruche ouvrière à l'aspect misérable et neuf.

Surprise de les voir, mécontente peut-être, la concierge annonça le départ d'une des compatriotes qui partageaient naguère la chambre de Tatiane.

—Elle a eu peur d'être compromise. On a perquisitionné plusieurs fois depuis que vous vous êtes fait coffrer. Le propriétaire non plus n'aime pas les histoires.....

—Et Nadine? s'informa Mlle Kachintzeff.

—Celle-là.... dit la femme (bourrue mais compatissante au fond), c'est bien grâce à elle qu'on ne vous met pas dehors. Elle a payé deux mois d'avance. D'ailleurs, elle est malade. Vous la trouverez au lit. Avez-vous votre clef?

Si accoutumée que fût Anna Louboff aux façons de vivre de ses compatriotes pauvres, elle eut pourtant un serrement de cœur en considérant ce que Tatiane appelait son chez elle.

Une chambre de moyenne dimension séparée en deux par un méchant rideau d'andrinople, trop court, glissant sur une tringle.

D'un côté de ce rideau, deux lits étroits, qui servaient pour quatre étudiantes. Tandis que les unes s'y reposaient, les autres travaillaient, et vice-versa.

En avant du rideau, près des fenêtres (car il y avait deux fenêtres), une table en bois blanc, chargée de papiers et de livres, quatre chaises de paille, des planches au mur formant bibliothèque,et encombrées de paquets de journaux, de brochures, représentaient le mobilier de travail. On voyait encore un réchaud à pétrole et un petit buffet de cuisine.

Ce lamentable intérieur était éclairé — d'ailleurs à peine, — par une lampe à essence, baissée en manière de veilleuse.

Lorsque Tatiane eut tourné la clef dans la serrure et poussé la porte, une exclamation joyeuse partit du fon de la pièce.

Une voix jeune, fraîche, heureuse,—la voix du bonheur même,—vibrait dans le décor maussade.

—Oh! Tatiane.... Acquittée, n'est-ce pas?.... Et tes amis? .... Toi aussi, Katerine?..... Dieu! que je suis contente!.... Etes-vous tous libres?

—Pas tous.... Notre pauvre Pierre!.... Mais toi, Nadine?... malade?.... Qu'est-ce que c'est? .... Qu'est-ce que tu as?....

—Moi, rien. Une sale grippe, la fièvre. Autrement, j'aurais été aux asines, tu penses!.....

—Bonne Nadine!.... Toujours aussi gaie?.... Tu n'as pas eu peur? On t'a ennuyée, dis, à cause de moi?

—Qui ça?

—La police.

Nadine, au fond de son lit, éclata de rire.

—Ennuyée?.... Oh! non.... bien amusée, au contraire. Je leur en ai fait voir, aux mouchards. Ils roulaient des yeux .... Tu penses s'ils auraient touché au de tes papiers, moi vivante! J'avais trouvé des cachettes impossibles!.... Je te raconterai ça.

—Et si l'on t'avait arrêtée!

—On ne m'aurait pas gardée longtemps. On aurait vite découvert que la politique et moi, ça ne passe pas par la même porte. Je crois que le monde sera toujours pareil. D'ailleurs je m'en fiche. Ah! ma pauvre Tatiane, ce que tu as tort de risquer ton repos, ta joie de vivre, ta carrière, pour tout cela. Enfin!.....

Tandis que les deux amies échangeaient ces propos dans l'alcôve, Katerine, au delà du rideau d'andrinople, dressait le couvert pour le souper improvisé.

Ayant débarrassé la table des paperasses et des bouquins, qu'elle posa sans façon à terre, elle y étala une serviette, sortit du buffet quelques assiettes, des fourchettes, des couteaux et des verres, disposa les provisions qu'Anna Louboff avait achetées, puis alluma une lampe à pétrole munie d'un abat-jour en papier rose, grâce à laquelle le lugubre logis prit presque un petit air de fête.

Ensuite, armée d'une carafe, Katerine sortit pour chercher le boisseau du repas, que fournit le poste d'eau, au bout du long corridor, commun à tous les locataires de l'étage.

—Je ferai le thé ensuite. Mangeons d'abord, proposa-t-elle.

Brusquement son estomac criait la faim. Elle ne pouvait plus attendre. Il en fut de même pour ses camarades, quand ils eurent senti l'appétissante odeur du jambonneau et du pâté dont Mlle Louboff avait fait si judicieusement emplette.

La soupe du matin, au Dépôt était loin.

Il avait fallu leur flamme intérieure, l'exaltation dans laquelle ils vivaient, pour que ces jeunes gens, après la longue journée d'audience, fussent venus à pied du Palais de Justice et haut de la rue Saint-Jacques sans une pensée pour les légitimes exigences de leurs corps jeun.

Maintenant, ils dévoraient de belles dents, n'ayant même plus la force de parler.

Anna Louboff regardait disparaître ses provisions d'un œil attendri. Elle-même n'y toucha guère. Evidemment, l'habitude des repas complets, servis à l'heure, sur des nappes bien dressées, l'empêchait d'apprécier la joie physique de se rassasier pleinement une fois, avec abondance, de pain tendre et de victuailles savoureuses, fût-ce au bord d'une table grossière, et en choisissant les morceaux sur un plat figuré par le papier blanc du charcutier.

—Tu ne sais pas ce que tu devrais faire, Anna? Ce qui serait gentil de ta part?.... suggéra Tatiane.

—Quoi donc?